



CHRISTIAN DUFOUR

Collaboration spéciale
christian.dufour@quebecormedia.com

Chronique personnelle

Cette chronique est la dernière d'une saison commencée exceptionnellement tôt, au début d'août 2012, avec la campagne électorale québécoise. J'en profite pour remercier de leur fidélité ces lecteurs qui me suivent et m'envoient, parfois, des commentaires si pertinents.

C'est vrai, par exemple, qu'il n'est pas français d'écrire de «confortables gérants d'estrade», ces derniers n'étant ni des divans ni des sofas!

Je vous souhaite le plus beau des étés, en vous donnant rendez-vous après les vacances pour d'autres commentaires, analyses, prises de position. Avec, quelquefois, des réflexions plus personnelles, comme maintenant.

SECTEUR PUBLIC QUÉBÉCOIS

Pourquoi ce ton plus grave? Sans doute parce c'est un moment spécial pour moi. Mercredi soir dernier, j'ai donné mon dernier cours comme professeur à temps plein à l'ÉNAP, m'éloignant d'un secteur public québécois auquel j'ai été associé pendant plus de 40 ans et qui gardera toujours pour moi des airs de famille.

Permettez-moi un brin de nostalgie. En octobre 1972, mon premier travail a été celui d'assistant du premier

Protecteur du citoyen, Louis Marceau, que je salue ici. Il m'a entre autres appris que, pour qu'une règle soit bonne, il doit y avoir possibilité d'exception, à partir d'un dossier solide.

J'avais fait auparavant mon stage du Barreau avec nul autre que le flamboyant Guy Bertrand, que je salue égale-

C'est un vrai plaisir que de jouer un rôle de senior dans une société saignée par le départ de trop de baby-boomers au sommet de leur forme

ment. Si je lui en ai voulu pour ses surréalistes allers-retours entre l'indépendance et le conformisme canadien, cela n'enlève rien au fait que c'est un avocat extraordinaire. Vrai défenseur de la veuve et de l'orphelin, n'ayant pas peur des causes impopulaires, il m'avait dit fièrement un jour: «Un avocat qui ne plaide pas, Christian, ce n'est pas vraiment un avocat.». Je n'aurai donc jamais été un vrai avocat, mais si j'avais un problème avec la justice, j'appellerais

tout de suite Me Guy Bertrand.

REDONNER CE QU'ON A REÇU

Même quand on jouit d'une bonne santé et qu'on a une belle vie, il arrive un temps où on doit accepter qu'on ne puisse plus vivre à 100 à l'heure, comme on l'a toujours fait. Il faut choisir ses priorités. C'est un problème de riche, de riche qui sait ce qu'est le malheur et est conscient de ce que ce dernier peut frapper n'importe qui, à tout moment de la vie.

Une priorité est désormais d'essayer de redonner au moins une partie de ce que j'ai reçu. Et on dirait que c'est maintenant que je réalise à quel point j'ai reçu. Merci à mon père! Merci à ma mère! Merci à tellement de monde! À ces gens qui se reconnaîtront, à l'ÉNAP, dans les médias et ailleurs, qui m'ont aidé, qui m'ont aimé souvent.

Sans doute parce que je n'ai pas d'enfant, c'est un vrai plaisir que de jouer un rôle de senior dans une société saignée par le départ de trop de baby-boomers au sommet de leur forme.

Je continuerai donc à faire ce que j'aime: analyser, enseigner, écrire, entre autres dans le Journal, ne serait-ce que pour défendre un Québec parfois injustement décrié, dont c'est la fête demain.

Assez de nostalgie! Je vous souhaite de bonnes vacances. On se retrouve après les plaisirs de l'été.